

Une jouissance immédiate... Clinique éducative et addictions¹

« L'action des stupéfiants est à ce point appréciée, et reconnue comme un tel bienfait dans la lutte pour assurer le bonheur ou éloigner la misère, que des individus et même des peuples entiers leur ont réservé une place permanente dans l'économie de leur libido. On ne leur doit pas seulement une jouissance immédiate mais aussi un degré d'indépendance ardemment souhaité à l'égard du monde extérieur. On sait bien qu'à l'aide du « briseur de soucis » l'on peut à chaque instant se soustraire au fardeau de la réalité et se réfugier dans un monde à soi qui réserve de meilleures conditions à la sensibilité. Mais on sait aussi que cette propriété des stupéfiants en constitue précisément le danger et la nocivité. Dans certaines circonstances ils sont responsables du gaspillage de grandes sommes d'énergie qui pourraient s'employer à l'amélioration du sort des humains. »

Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*

C'est dans l'air du temps: chacun veut jouir le plus possible et le plus vite possible. On peut même penser que c'est devenu le mot d'ordre de notre société capitaliste et marchande. Ce qui fait des sociétés hypermodernes dans lesquelles nous sommes plongés jusqu'au cou, des régimes d'addiction. Mais je laisse au sociologue², au philosophe, à l'économiste... le rôle de nous éclairer sur ce contexte d'aliénation. Pour ma part en tant qu'analyste je vais tenter de cerner ce qu'il en est de la drogue au niveau du sujet et d'en tirer les conséquences en matière de clinique éducative et thérapeutique. Clinique qui de mon point de vue se résume à une clinique du sujet.

Cette expression « une jouissance immédiate » nous vient en droite ligne de Freud. C'est ainsi que dans *Malaise dans la civilisation* il définit ce que produit la drogue, l'intoxication chimique, comme il dit. Immédiate, autrement dit, sans médiation. Immédiate parce qu'à la différence d'autres tentatives de jouissance, qui elles fonctionnent nettement moins bien, comme la parole ou toute autre sorte d'échange, ce type de jouissance repose sur un court-circuit que l'OMS a bien repéré en définissant la drogue comme la rencontre entre un produit et un organisme vivant. Ce qui permet d'introduire dans la série des drogués les fourmis qui élèvent des pucerons dont elles sucent le suc pour se défoncer. Évidemment, vous voyez l'embrouille. La définition laisse de côté l'essentiel: chez l'humain la jouissance en tant que telle est impossible. Pourquoi? Parce qu'on parle. Et que je sache le toxicomane fait bien partie des êtres parlants. Donc entre le produit et l'organisme il y a un sujet de la parole et du langage. D'où la difficulté. Pour ma part je n'ai jamais vu de fourmi droguée au suc de puceron venir me consulter comme analyste. Visiblement ça ne leur pose pas problème aux fourmis ce que nous, êtres parlants nommons: drogue. Donc rectifions la formule de Freud: la drogue est une tentative vouée à l'échec de jouissance immédiate. C'est pour cela que les toxicomanes, les addicts, comme on dit

¹ Ce texte qui reprend des éléments de réflexion anciens, m'a servi d'appui lors d'une intervention aux 25 ans de l'Espace du possible de Lille, les 22 et 23 novembre 2012. Thème des journées : « La clinique éducative au service du soin aux personnes souffrant d'une problématique d'addiction ».

² Michel Chauvière présent à la même table ronde, s'est chargé de cette partie : comprendre la clinique dans le contexte socio-économique actuel.

aujourd'hui, viennent consulter: ça semble marcher un petit moment cette immédiateté, puis ça s'effrite. Comme me l'a confié un toxico lors d'une première rencontre: la poudre, c'est plus ce que c'était! En effet, sa qualité d'être parlant, il avait eu beau tenter de la faire taire pendant des années, se réveillait et le bousculait. Je ne pense pas qu'on lui ait changé la composition de sa cocaïne. Simplement, le sujet en lui s'était déplacé ; il faisait retour là où la drogue le maintenait sous silence. Voilà pourquoi dans la clinique des addictions la question des produits est secondaire; seule la question du sujet permet d'aborder la compréhension et le traitement de ce qui lui pose problème dans sa vie. Autrement dit: la cause est dans le sujet, comme on dit que le vers est dans le fruit.

D'emblée j'indiquerai qu'en matière de toxicomanie – d'addiction comme on dit aujourd'hui, à la mode anglaise - il convient de ne pas se tromper de porte d'entrée. Ainsi entrer dans la question par la porte des produits, à moins d'être chimiste ou chercheur en toxicologie, n'offre aucun intérêt. Pourquoi? Tout simplement parce que toute la clinique des toxicomanies nous enseigne que ce n'est pas la drogue qui fait le toxicomane, mais le toxicomane qui fait la drogue, je dirai même sa drogue. Autrement dit ce n'est pas dans les molécules qu'il faut chercher les solutions, voire les dissolutions, mais chez le sujet qui s'y adonne. Une des premières questions que j'ai toujours essayé de cerner avec un toxicomane c'est de comprendre à quoi ça lui sert et comment il s'en sert. Un psychotique peut utiliser la drogue pour calmer son angoisse, alors qu'à un bon névrosé ça peut lui servir à lutter contre la timidité, les coups durs de la vie etc. Ainsi de ce jeune que j'ai rencontré il y a plusieurs années. « Je me suis drogué à cause d'une meuf... ». J'y reviendrai.

Mais allons faire un tour dans la littérature pour illustrer cette position qui fait du sujet la seule cause de son addiction. Dans son second roman mettant en scène Sherlock Holmes, *Le signe des quatre*, Sir Arthur Conan Doyle, lui donne la parole. Il explique alors à quoi lui sert la drogue. Mais allons au texte. C'est l'ouverture du roman: Chapitre I, « La déduction est une science ». On le sait: c'est Watson, médecin, qui raconte.

Sherlock Holmes prit la bouteille au coin de la cheminée puis sortit la seringue hypodermique de son étui de cuir. Ses longs doigts pâles et nerveux préparèrent l'aiguille avant de relever la manche gauche de sa chemise. Un instant son regard pensif s'arrêta sur le réseau veineux de l'avant-bras criblé d'innombrables traces de piqûres. Puis il y enfonça l'aiguille avec précision, injecta le liquide, et se cala dans le fauteuil de velours en poussant un long soupir de satisfaction.

Depuis plusieurs mois j'assistais à cette séance qui se renouvelait trois fois par jour, mais je ne m'y habituais toujours pas. Au contraire, ce spectacle m'irritait chaque jour davantage, et la nuit ma conscience me reprochait de n'avoir pas eu le courage de protester. Combien de fois ne m'étais-je pas juré de délivrer mon âme et de dire ce que j'avais à dire ! Mais l'attitude nonchalante et réservée de mon compagnon

faisait de lui le dernier homme avec lequel on pût se permettre une certaine indiscretion. Je connaissais ses dons exceptionnels et ses qualités peu communes qui m'en imposaient : à le contrarier, je me serais senti timide et maladroit.

Pourtant, cet après-midi-là, je ne pus me contenir. Était-ce la bouteille du Beaune que nous avions bue à déjeuner ? Était-ce sa manière provocante qui accentua mon exaspération ? En tout cas, il me fallut parler.

- « Aujourd'hui, lui demandai-je, morphine ou cocaïne ? »

Ses yeux quittèrent languissamment le vieux livre imprimé en caractères gothiques qu'il tenait ouvert.

- «Cocaïne, dit-il, une solution à sept pour cent. Vous plairait-il de l'essayer ?

- Non, certainement pas ! répondis-je avec brusquerie. Je ne suis pas encore remis de la campagne d'Afghanistan. Je ne peux pas me permettre de dilapider mes forces. »

Ma véhémence le fit sourire.

- « Peut-être avez-vous raison, Watson, dit-il. Peut-être cette drogue a-t-elle une influence néfaste sur mon corps. Mais je la trouve si stimulante pour la clarification de mon esprit, que les effets secondaires me paraissent d'une importance négligeable.

- Mais considérez la chose dans son ensemble ! m'écriai-je avec chaleur. Votre cerveau peut, en effet, connaître une acuité extraordinaire ; mais à quel prix ! C'est un processus pathologique et morbide qui provoque un renouvellement accéléré des tissus, qui peut donc entraîner un affaiblissement permanent. Vous connaissez aussi la noire dépression qui s'ensuit : le jeu en vaut-il la chandelle ? Pourquoi risquer de perdre pour un simple plaisir passager les grands dons qui sont en vous. Souvenez-vous que ce n'est pas seulement l'ami qui parle en ce moment, mais le médecin en partie responsable de votre santé. »

Il ne parut pas offensé. Au contraire, il rassembla les extrémités de ses dix doigts et posa ses coudes sur les bras de son fauteuil comme quelqu'un s'appêtant à savourer une conversation.

« Mon esprit refuse la stagnation, répondit-il ; donnez-moi des problèmes, du travail ! Donnez-moi le cryptogramme le plus abstrait ou l'analyse la plus complexe, et me voilà dans l'atmosphère qui me convient. Alors je puis me passer de stimulants artificiels. Mais je déteste trop la morne routine et l'existence ! Il me faut une exaltation mentale : c'est d'ailleurs pourquoi j'ai choisi cette singulière profession; ou plutôt, pourquoi je l'ai créée, puisque je suis le seul au monde de mon espèce.

Comme on peut le constater dans ce début du roman nous avons à faire à deux types de discours. Le discours du médecin Watson, prophylactique, technique et au fond culpabilisant. Watson s'inquiète des ravages de la drogue. Et Holmes lui répond en tant que sujet que tout cela il le sait, mais que la drogue lui sert à supporter la vie, « la morne routine de l'existence ». En effet on apprend dans d'autres romans que

Sherlock Holmes a développé différentes stratégies pour supporter cette chienne de vie: il joue du violon, pas très bien, mais comme le veut l'adage, ça adoucit les mœurs; il fait des expériences de chimie, ce qui cause de temps à autres certains dégâts dans son appartement; et surtout il aime résoudre des énigmes policières. Mais lorsque rien de tout cela ne fonctionne, il est catégorique : il a recours à la cocaïne. Nous avons à faire ici à une logique très différente de la logique médicale.

Or il me semble que c'est justement cette logique qui doit primer dans l'approche d'une clinique éducative qui prend au sérieux le sujet et ses dires. Ainsi de ce jeune homme que j'ai accueilli qui énonce d'emblée: « je me suis drogué à cause d'une meuf. »

La drogue serait ainsi le paravent, l'écran de fumée qui recouvre finalement ce qui affecte tout humain du fait d'être appareillé à la parole et au langage, condition qui impose dans les processus d'humanisation une perte radicale de jouissance. Les toxicomanes ont bien raison de crier haut et fort qu'ils sont en manque, mais dans l'énoncé il faudrait s'arrêter là. Pas en manque de ceci ou de cela, de tel ou tel produit. Mais en manque comme les pipes sont en bois. La drogue ou l'envers de la castration. C'est ce que met en scène un mythe de création recueilli dans sa Théogonie par Hésiode il y a plus de 2800 ans. La version la plus intéressante, il me semble, étant celle que Jean-Pierre Vernant rédigea à l'usage de son petit-fils dans *L'univers, les dieux, les hommes*.³

Dans ce mythe, je m'attacherai à la naissance d'Aphrodite. Au début il y a Chaos, mot que l'on traduit malheureusement par chaos, ce qui n'a rien à voir. Chaos, existe avant tout langage, c'est un innommable, une béance. Chaos engendre Gaïa qui deviendra la terre, puis Ouranos. Ouranos est un agité sexuel qui passe son temps à copuler avec Gaïa, dans un corps à corps tel qu'il n'existe aucun espace pour que viennent au monde les fruits de cet accouplement. Un jour Gaïa dit à un de ces rejetons, Chronos, qui est là en train de pourrir dans son ventre: quand Ouranos me pénétrera prends cette serpe et coupe lui les couilles. Ce qui fut fait. Ouranos se détacha du corps de Gaïa dans un cri déchirant et alla se loger là où on peut encore le voir aujourd'hui. Il forme la voute céleste. Des gouttes de sang tombèrent sur la terre et donnèrent naissance aux Titans. Le membre tranché d'Ouranos roula dans Pontos, le premier océan. Il se forma une écume, et de cette écume jaillit Aphrodite, d'où son nom « née de l'écume » (*aphros*, écume). Mais si l'on lit ce mythe à l'envers, Aphrodite, déesse de l'amour, de l'harmonie, de la beauté, se présente comme le paravent de la castration. D'où le terme: « aphrodisiaque ». Le produit issu d'Aphrodite, la drogue entre autres, ce pourquoi on le désigne comme aphrodisiaque est bien, lorsqu'on lit ce mythe à rebours, ce qui masque la castration.

Un type qui s'est bien intéressé à la question et qui est même un grand inventeur en la matière puisqu'on lui doit la découverte de la cocaïne, c'est Freud. Dès le début de *Malaise dans la civilisation*, Freud pose la question de ce que veut l'homme. Je défie quiconque de dire autre chose, quelle qu'en soit la modalité, que: je veux être

³ Jean -Pierre Vernant, *L'univers, les dieux, les hommes*, Seuil, Points-Essais, 2006.

heureux. Mais nous dit Freud, trois obstacles majeurs se présentent qui empêchent cette volonté farouche. Le corps, le monde et les autres. Face à ces obstacles les êtres humains ont sans cesse tenté de dépasser les limites qu'ils leur imposent. Face aux lois du monde, la science sur son versant technologique a fait merveille; les processus de civilisation, ce qu'on nomme en allemand « *Kultur* », ont permis de se supporter un minimum les uns les autres. « Le terme de civilisation (*Kultur*) désigne la totalité des œuvres et des organisations dont l'institution nous éloigne de l'état animal et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux », écrit Freud dans ce même ouvrage. Mais maintenant reste la question du corps: en quoi fait-il obstacle à la jouissance? On a un corps et évidemment chacun entend en tirer le maximum de jouissance, mais là aussi il y a une limite. Pour outrepasser la limite, depuis tout temps, les sociétés et les individus ont inventé des pratiques corporelles qui visent à demander toujours plus au corps. Le yoga, la gymnastique, le sport, les cures d'amaigrissement etc font partie de la série. Mais précise Freud, « la plus brutale, mais aussi la plus efficace des méthodes destinées à exercer pareille influence corporelle est la méthode chimique, l'intoxication. (...) On lui doit non seulement *une jouissance immédiate* (je souligne), mais aussi un degré d'indépendance ardemment souhaité à l'égard du monde extérieur. On sait bien qu'à l'aide du « briseur de soucis » (*Sorgenbrecher*) l'on peut à chaque instant se soustraire au fardeau de la réalité et se réfugier dans un monde à soi qui réserve de meilleures conditions à la sensibilité. »

Donc la question est claire, en gros, la drogue, l'intoxication chimique, comme dit Freud, ça sert à supporter l'humaine condition, qui comme le rappelle mon camarade le psychanalyste belge Jean-Pierre Lebrun, dans le titre d'un de ses derniers ouvrages, n'est pas sans conditions...

Je reprends le Ba, ba. A partir de ces prémisses comment penser le traitement des toxicomanes ? On voit que l'approche médicale, que l'on met le plus souvent en avant aujourd'hui, n'a de pertinence que pour soigner les effets secondaires de la prise abusive de drogues. La médecine n'en approche pas la ou les causes. D'ailleurs dans l'histoire du traitement des toxicomanies, pendant bien longtemps, c'est la prise en charge psycho-éducative qui a prévalu. Ce n'est qu'à l'apparition de l'épidémie de Sida que le médical est revenu en force sur un mode assez féroce: poussez-vous de là les psy, les éduc, les travailleurs sociaux, maintenant c'est du sérieux. Et c'est à partir de là que l'on lance la mode des drogues de substitution: Methadone, Subutex etc Mode déjà inaugurée de façon dramatique par Freud lui-même. Son collègue et ami, Von Fleischl était accro à la morphine. Freud eut le coup de génie de le faire décrocher en lui administrant des doses de cocaïne. Le traitement fut remarquablement efficace: le patient en mourut. On devrait crier en tant que clinicien: à la drogue il n'y a aucune substitution possible. Pas de substitution qui puisse faire faire l'économie de la castration, de la finitude, de l'incomplétude. La seule issue est finalement de proposer au toxicomane, là où il tente de s'intoxiquer avec des produits, de s'intoxiquer au signifiant, c'est à dire de parler de ce qui lui arrive. La parole est un

mode de traitement de la jouissance en ce qu'elle évoque la Chose en son absence. La parole comme jaculation extraite du corps rebranche le sujet avec ce qui dans son propre corps s'inscrit comme différence, donc limite, pas tout, autrement dit le met au pied du mur de se coltiner la castration liée à un corps sexué. Comme l'affirme Lacan, l'angoisse se localise « quand le sujet s'aperçoit qu'il est marié avec sa queue. Tout ce qui permet d'échapper à ce mariage est le bienvenu, d'où le succès de la drogue, par exemple. Il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci: c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi ». (Discours de clôture des journées d'étude de l'École Freudienne de Paris, 9 novembre 1975).

Que faire alors pour recentrer les prises en charge au niveau éducatif?

Il me semble que le premier acte à envisager, consiste à désintoxiquer le sujet du ou des signifiants qui l'emprisonnent et l'empoisonnent. Comme le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, le clinicien dispose alors d'une voie d'accès à l'histoire du sujet et à son aliénation. Un jour je reçois un toxicomane - le même qui dit s'être drogué à cause d'une meuf, passant à la trappe un premier souvenir - qui remonte ses manches, exhibe ses bras criblés de piqûres et se contente d'un: je suis toxicomane! Comme s'il n'y avait rien d'autre à dire. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je lui ai demandé, à brule-pourpoint: qui c'est qui vous l'a dit? Celui-ci a été interloqué. Mais il est revenu et c'est cette phrase qui avait fait ouverture. La clinique, c'est comme les échecs: il ne faut pas rater l'ouverture. A partir de là il a pu m'expliquer qu'à l'âge de 13 ans sa mère avait découvert un paquet de shit sous son matelas et lui avait lancé à la figure qu'on commençait par le shit puis c'était l'escalade. Et elle avait conclu cette algarade par: tu vas finir toxicomane! Or la question qui agite tout adolescent c'est bien celle de l'identité: qui suis-je? Ce jeune a donc saisi au bond les dires de sa mère en faisant jouer la logique suivante: je me demande qui je suis, ma mère dit que je peux être toxicomane, donc je suis toxicomane. On verra qu'un peu plus tard cette position subjective lui permit d'entrer de plain pied dans l'usage de drogues dures. C'est cet énoncé resté dans l'ombre, enfoui dans l'inconscient, que la question énigmatique qui m'avait échappée, « qui c'est qui vous l'a dit? », avait exhumée.

Impliquer le sujet dans ce qui lui arrive, c'est d'abord sortir de la fascination des produits. Comment ouvrir des espaces du possibles, des lieux où un sujet puisse, soutenu par des cliniciens chez qui il trouve à qui parler, frayer son chemin dans sa propre histoire, pour l'appriivoiser, la faire sienne, sortir de l'aliénation? Toute la dimension clinique se résume à répondre à ces questions. La *teknè klinikè*, telle que l'inventa Hippocrate il y a 2400 ans implique d'abord un savoir-faire, un tour de main, qui vise la rencontre de l'autre là où il souffre, là où son histoire, la maladie, les injustices, les vacheries de la vie, l'ont en quelque sorte, allongé. En effet *klinè* d'où est issu le terme de clinique désigne d'abord un lit. Ce tour de main du clinicien consiste d'abord à s'incliner - ce mot enchâsse la même racine que clinique - du haut de son savoir, de son pouvoir, pour rencontrer le sujet. Hors de cette rencontre inaugurale, pas de clinique possible. Autrement dit le clinicien, éducateur, psychologue, soignant etc n'a pas d'autre issue que de se livrer aux effets

immaîtrisables du transfert. C'est le BA, ba. Ensuite peut s'ouvrir ce qu'on appelle du doux mot d'accompagnement. En fait c'est une traversée.

Un film de 1989 mais qui a gardé toute son actualité, *Les enfants du désordre*, de Yannick Bellon, met en scène une jeune fille, Marie, qui va faire l'épreuve de cette traversée. Elle est toxicomane, se défonce autant avec la drogue qu'avec la prostitution. Elle a une petite fille, Juliette, dont s'occupent ses parents. Une rencontre de hasard en prison où une troupe de théâtre vient présenter un spectacle lui donne l'envie de rejoindre cette troupe, qui dépend de la PJJ. On pourrait naïvement penser que les problèmes de Marie se résument à la drogue et la prostitution. C'est d'ailleurs ce qui l'a conduite en prison. Or une scène où elle incarne une jeune mère avec son enfant dans ses bras la met en résonance physiquement avec la question que la défonce était venue masquer: comment être mère? Et à partir de là elle peut effectuer la traversée sur ce frêle esquif qu'est le théâtre avec sa magie, mais aussi ses exigences et son cadre rigoureux. « C'est un voyage qui en vaut bien d'autres », lui dira un des personnages, éducateur par ailleurs, mais qui lui aussi joue la comédie. L'accrochage à un éducateur qui est le metteur en scène, ancien comédien minable comme il le dit lui-même, lui servira de point d'appui dans cette lente traversée vers elle-même. Le point de contact entre eux se produit lorsque celui-ci lui confie que comédien sans cesse sur les routes, il n'a pas su s'occuper de son fils, qui s'est fait péter la caisse. Il n'a pas su être père, comme elle ne sait pas être mère. Voilà ce qui les tient tous les deux: cet échec, cette faillite. Mais cet éducateur, comédien, magiquement interprété par Robert Hossein, alors qu'Emmanuel Béart débutante offre tout son talent au personnage de Marie, ne tombe jamais dans le copain-copain. Il n'a nulle pitié, ni commisération. Le théâtre et ses lois font médiation. Comme metteur en scène il ne s'intéresse pas aux difficultés de Marie, la drogue, la prostitution, son immaturité maternelle. Il joue le jeu et fait le pari que c'est sur le plateau, « dans la lumière des PROJOS » comme il dit, qu'elle peut trouver son chemin. Chemin qui passe d'abord par être femme, alors qu'une grossesse précoce, lui a fait sacrifier ce temps de découverte. Mère trop tôt il lui reste toute le chemin à parcourir: de fille à femme et de femme à mère. C'est sur le chemin de la médiation théâtrale qu'elle avancera à petits pas dans ses propres questions. Notons que ce film a pris appui sur une expérience réelle, *Le théâtre du fil*, menée par des éducateurs de la PJJ dans les années 80 et que le Ministère de la Justice a laissé tomber au profit de pratiques de répression et de rééducation lamentables. Comme quoi on ne saurait détacher la question clinique de la question politique.

A partir de ce film on peut mettre en perspective tout ce qu'implique une clinique éducative des addictions, une clinique qui s'attache au sujet et à son histoire et pas aux produits ni aux comportements, qui de toute façon peuvent être des plus divers.

Je résume: la rencontre est première. Puis il s'agit de mettre en place des médiations, qu'elles soient artistiques, culturelles, sportives, du quotidien etc C'est sur ce théâtre institutionnel qu'un sujet, se saisissant au fur et à mesure de ce qui lui convient, en vient à cheminer au point d'appivoiser sa propre histoire. Je pense à une expérience, qui date aussi des années 80, que nous avons menée à

L'Association Accueil Toxicomanies de Toulouse, à l'origine de laquelle j'étais avec une collègue psychologue. Nous avons ouvert deux types de médiation. L'une thérapeutique et socio-éducative à partir d'entretiens; et l'autre artistique, avec des ateliers d'expression: théâtre, art plastique, musique, écriture. En effet un certain nombre de jeunes ne viennent pas aux rendez-vous pour des entretiens, il faut alors passer par d'autres modes d'expression. Un jour je reçois en entretien un jeune envoyé par le Procureur. Il a une manie: il attaque les vieilles dames dans la rue, leur arrache leur sac et se précipite dans une pharmacie pour acheter des boîtes de Néocodion, dont il fait une consommation pharamineuse, sous prétexte que le produit contient un pourcentage infime d'opium. D'emblée il me dit qu'il n'a rien à raconter, puis il enchaine qu'il a vu dans la salle d'attente une affiche pour un atelier théâtre. Est-ce qu'il peut y participer? Je le branche sur l'animatrice de l'atelier, qui est une élève d'Armand Gatti. Armand Gatti a connu très jeune les camps de la mort nazis et a survécu en mettant en scène ce qu'il vivait. Il a développé une technique théâtrale particulière avec des publics en grande difficulté. Il passe plusieurs mois à écouter en groupe les histoires de vie, plus ou moins fictives, des participants. Puis avec ce recueil d'histoires il construit une pièce. Ce jeune homme s'est retrouvé à jouer la scène où il attaque une vieille dans la rue. Non seulement il n'a pas été sanctionné par la justice, mais il a été applaudi et félicité. Mais il lui a fallu des mois d'efforts pour jouer convenablement cette scène. C'est moins jouissif que le passage à l'acte sur les vieilles et la défonce, relativement immédiate. Notons que ce jeune homme avait perdu très tôt ses parents dans un accident et qu'il avait été élevé par sa grande mère, à laquelle il en voulait à mort, comme il disait, la jugeant responsable de leur disparition. D'où l'attaque systématique des vieilles dans la rue.

Face à la drogue qui tente de produire une jouissance immédiate, la clinique éducative propose un chemin de médiation. Pas de court-circuit, mais une traversée. Pas d'immédiat, mais une médiation. Le théâtre ici n'est qu'un média parmi d'autres possibles. L'important n'est-il pas que l'éducateur ou le thérapeute partage une passion, un savoir-faire qui tienne lieu d'entre deux, d'inter-médiaire ? C'est en cela que le vocabulaire n'est pas neutre. Le terme de « médiation » qui ouvre un espace entre-deux, un espace de partage d'un faire ensemble, dit plus que le banal « activité » ou encore l'horrible « support de relation ». Dans la médiation l'éducateur y engage son désir, il mouille sa chemise. Et la médiation, ses lois, son cadre, ses exigences, fait tiers entre l'éducateur et le toxicomane. C'est une protection : une fois posé le cadre, chacun y est soumis. C'est sur cette scène que le sujet va dans ses paroles et ses gestes mettre à ciel ouvert ce qui jusque là, y compris à ses propres yeux, était caché. Il va, selon une belle expression que l'on doit au poète carcassonnais Joë Bousquet: apprendre à « épouser son destin ».

Et le jeune qui s'était drogué à cause d'une meuf, me dira-t-on? J'ai laissé en suspens cette phrase énigmatique. Après l'épisode avec sa mère, vers 16 ans ce jeune homme était tombé amoureux fou d'une fille. Mais - et c'est souvent le drame des adolescents - ce n'est pas parce que vous aimez que l'autre vous aime en retour. Toujours est-il qu'un beau jour cette jeune fille, avec beaucoup de délicatesse, confie au jeune

homme qu'elle l'aime bien, qu'ils font des trucs sympa ensemble, mais qu'elle ne l'aime pas d'amour. Celui-ci tombe de haut, effondré. Le soir même il assiste à un concert de Tore Kunda. Il croise un copain à qui il confie ses déboires. Celui-ci lui dit: t'inquiètes pas, j'ai ce qui te faut. Premier shoot d'héroïne. Voici ce que m'a raconté presque 15 ans plus tard l'homme qui disait qu'il s'était drogué à cause d'une meuf et que sa mère avait projeté dans le temps sous le signifiant de toxicomane. Les meufs ont bon dos. Mais les mères aussi. D'autant plus que sous la femme se dessine la mère. Une héroïne peut en cacher une autre! En effet, comme le confie Lacan à des étudiants en philosophie dans les années 60 : « De notre position de sujets nous sommes toujours responsables ». Cette responsabilité de sujet, loin de la culpabilisation médicale, constitue bien le point d'appui de toute action éducative. En y regardant de plus près, comme le dit Lacan, c'est le mariage avec sa queue, donc la différence sexuelle et la rencontre de l'autre sexe, qui s'est présentée comme insupportable pour lui. L'héroïne lui a servi pendant 15 ans à tenter de supporter cet insupportable. Mais la cause, la responsabilité, il ne peut la délocaliser ni sur sa mère, ni sur une femme, ni même sur la drogue : il n'y est pas pour rien. C'est la voie qu'il a choisie, celle d'une jouissance immédiate, pour tenter d'échapper à l'humaine condition qui le constitue comme manquant. Quatre ans de travail thérapeutique l'ont remis au pied du mur de la question que la drogue était venue masquer: comment faire avec le corps d'autrui, alors que Lacan dit sans ambages qu' « il n'y a pas de rapport sexuel » ?

Lors de la dernière de nos rencontres il déposa un rêve. Il voit une locomotive sur une plateforme tournante. Plusieurs voies sont possibles, c'est un carrefour. Laquelle choisir ? Et il conclue : c'est difficile de choisir...

Joseph ROUZEL

Biographie sommaire

Après avoir exercé de nombreuses années comme éducateur spécialisé auprès de divers publics (psychotiques, toxicomanes, cas sociaux...), Joseph ROUZEL est aujourd'hui psychanalyste en cabinet et formateur en libéral. Il a enseigné aux CEMEA de Toulouse et à l'IRTS de Montpellier. Diplôme en ethnologie de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, DEA d'études philosophiques et psychanalytiques. Il est bien connu dans le secteur social et médico-social pour ses ouvrages et ses articles dans la presse spécialisée. Ses prises de position questionnent une éthique de l'acte dans les professions sociales et visent le développement d'une clinique du sujet éclairée par la psychanalyse. Il intervient en formation permanente, à la demande d'institutions, sur des thématiques, en supervision ou régulation d'équipes. Il intervient dans des colloques et anime des journées de réflexion, en France et à l'étranger. Il a créé et anime l'Institut Européen «Psychanalyse et travail social» (PSYCHASOC / psychasoc.com) dont les formateurs dispensent des formations permanentes en travail social et interviennent à la demande dans les institutions sociales et médico-sociales. Il anime le site ASIE (asies.org) consacré aux questions de supervision en travail social. Il est à l'origine de l'association « Psychanalyse sans frontière » (PSF). Il a créé un réseau social : REZO-travail-social.com.

Ouvrages de Joseph ROUZEL

- *Parole d'éduc. Educateur spécialisé au quotidien*, érès, 1995. Edition poche, augmentée, 2011.
- *Ethnologie du feu. Guérisons populaires et mythologie chrétienne*. L'Harmattan, 1996.
- *Le travail d'éducateur spécialisé. Ethique et pratique*. Dunod, 1997. (2ème édition aug. en 2000)
- *Le quotidien dans les pratiques sociales*. Théétète, 1998.
- *L'acte éducatif. Clinique de l'éducation spécialisée*. érès, 1998. Edition poche, augmentée, 2010.
- *La pratique des écrits professionnels en éducation spécialisée*, Dunod, 2000.
- *Du travail social à la psychanalyse*, Editions du Champ Social, 2001.
- *Psychanalyse pour le temps présent. Amour obscur, noir désir*, érès, 2002.
- *Le transfert dans la relation éducative*, Dunod, 2002.
- *Le quotidien en éducation spécialisée*, Dunod, 2004.
- *La parole éducative*, Dunod, 2005.
- *Travail social et psychanalyse*, (Sous la dir. de J. Rouzel), Champ Social, 2005
- *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007
- *À bâtons rompus, 40 ans de poésie*, Thétète, 2007
- *Le travail social est un acte de résistance*, (avec Fanny Rouzel), Dunod, 2009
- *Psychanalyse sans frontière* (Sous la dir. J. Rouzel), Champ Social, 2010
- *Psychanalyse ordinaire*, Psychasoc Editions, 2010
- *La supervision d'équipes en question* (Sous la dir. J. Rouzel), Psychasoc Editions, 2010.
- *Travail social : actes de résistance ?* (Sous la dir. J. Rouzel), Psychasoc Editions, 2011
- *Pourquoi l'éducation spécialisée ?* (Dunod, 2012)
- *La prise en compte des psychoses dans le travail éducatif* (à paraître)
- CD chanson : *Môrice Benin interprète Joseph Rouzel*, 2009

Direction de collections

Joseph ROUZEL a créé trois collections.

* Chez érès (Toulouse) : L'éducation spécialisée au quotidien (30 ouvrages parus)

* Aux Editions du Champ Social (Nîmes) : Psychanalyse (15 ouvrages parus).

* Chez Psychasoc Editions (Montpellier), Psychanalyse et travail social (6 ouvrages parus)

Participation à des revues

Joseph ROUZEL a publié environ 200 articles dans diverses revues du champ social ou psychanalytique.

